

sation » de l'économie capitaliste amorcé à la fin du siècle dernier, ont permis la reconstitution de nouvelles unités de travail sur le plan des machines polyvalentes. » Qu'est-ce que cela signifie donc, si ce n'est que, alors que d'un côté il n'y avait en réalité déjà plus de travail unitaire « humain » dans la première période (au moins dans les secteurs les plus caractéristiques, les plus avancés de l'époque) dans la troisième période, d'un autre côté, si l'on peut parler d'une « reconstitution de nouvelles unités de travail », ce n'est plus l'homme qui est le récipiendaire de cette unité, mais la machine elle-même, et le problème de la « joie au travail » reste toujours aussi ouvert.

On voit donc que la thèse essentielle de l'auteur se détruit d'elle-même. Mais cela ne veut nullement dire que l'évolution du machinisme soit dépourvue de toute signification.

Cette signification est que justement il n'existe pas une telle « dialectique » de l'évolution du machinisme qui soit indépendante. Si, pour passer de la seconde à la troisième phase, l'intervention de forces sociales est nécessaire pour que s'achève cette interne de la division du travail « qui a pour but l'automatisme », on ne voit pas pourquoi les deux précédentes phases auraient été indépendantes des rapports sociaux de production et de leur évolution.

En réalité, Friedman se trouve obligé d'introduire la plus extraordinaire confusion dans l'utilisation des concepts les plus simples parce qu'il est incapable de déterminer quelle est la place logique de l'évolution du machinisme dans l'évolution de la société moderne.

Cette société moderne c'est la société capitaliste, c'est-à-dire une étape tout à fait déterminée de l'évolution historique elle-même. Aussi il est impossible de traiter abstraitement de la « dialectique » des rapports entre l'homme et ses instruments de travail (ici les machines) d'une part et des rapports entre les hommes entre eux (rapports sociaux) d'autre part, parce que cette manière de voir les choses fait passer entièrement à côté du phénomène fondamental de l'ère capitaliste : la concentration des forces de production et le caractère collectif du processus de production qui en résulte. En effet, à la concentration des hommes dans la production a correspondu une concentration encore plus grande des machines et cette double concentration a abouti à la création et au développement d'un appareil de production qui constitue un ensemble et qu'il convient d'étudier comme tel.

Le maintien et le développement de cet appareil pose un double problème économique : d'une part assurer les conditions

de la production et de la reproduction de la force de travail des hommes ainsi concentrés, d'autre part assurer les conditions de la production et de la reproduction des machines.

La réponse à ce problème est donnée par l'exploitation elle-même et l'accumulation du capital. Cependant, cette réponse ne résoud pas tout, loin de là. D'un côté l'exploitation se heurte à la résistance et à la lutte de la classe ouvrière. D'un autre côté les investissements en capital fixe ne règlent pas entièrement la question de la nature de ces investissements, c'est-à-dire au progrès technique lui-même (plus ou moins grande mécanisation du processus de production, nature de cette mécanisation elle-même : tel ou tel type de machine). En effet, ce que Friedman appelle l'automatisation et dont il fait un but en soi de la « dialectique » de la division du travail constitue en fait la substitution, partielle ou complète, de complexes purement mécaniques aux complexes hommes-machines existants. C'est pourquoi l'auteur se trouve à côté du véritable problème, lorsqu'à la question : « A quelles conditions est-il désirable de substituer aux sens humains ceux d'un automate ? », il répond : « Si la machine est trop coûteuse, eu égard à son rendement et à la somme globale des salaires supprimés, elle n'offre pas d'avantage financier (par exemple, l'automatisation des machines-outils n'est actuellement rentable que dans la production en grande série, avec standardisation des pièces usinées et spécialisation de plus en plus parfaite des machines) ». Il faudrait préciser ce que signifie ici le mot « rendement ». Il ne peut s'agir que du rendement relatif des nouvelles combinaisons mécaniques par rapport au rendement prévalant à un moment donné de la combinaison RATIONALISÉE hommes-machines que l'on se propose de supprimer, et non par rapport à n'importe quelle combinaison hommes-machines.

L'auteur s'enferme dans un réseau rigide de définitions tronquées. La machine elle-même n'est qu'une forme objective et cristallisée de la division du travail à une étape donnée. Mais justement en tant qu'objet elle est avant toute autre chose un produit et à cet égard la question qui se pose est la suivante : quelles sont les conditions de production et de reproduction de cet objet, qui d'autre part cristallise une certaine étape de la division du travail. On voit qu'il ne sert à rien d'y répondre en disant que c'est l'extension du machinisme lui-même qui assure les meilleures conditions de la production et de la reproduction des machines.

D'autre part en ajoutant à cette affirmation absurde, ainsi que le fait l'auteur, la clause restrictive de la nécessité de la « grande série » pour que l'automatisation soit rentable on ne

fait qu'embrouiller le problème. En effet cette nécessité n'a d'autre signification que celle de l'extension du marché. Or G.F. croit, premièrement, que le régime capitaliste ne peut absolument plus étendre le marché (ce qui est partiellement faux), et deuxièmement, que la planification en tant que telle, permet de l'étendre indéfiniment, ce qui est entièrement faux. En effet dans un régime planifié, l'échelle de la production (le terme extension du marché n'a plus de sens ici), car c'est de cela dont il s'agit ici, est fonction d'une part de la demande sociale et d'autre part de la productivité du travail. Or ces deux facteurs sont directement fonction des rapports de production existant, donc des rapports de classe. L'exploitation « planifiée » se heurte aux mêmes restrictions que l'exploitation « anarchique ». D'un autre côté dans un véritable régime socialiste, demande et productivité doivent bien être croissantes, mais ni l'une ni l'autre ne sont à aucun moment illimitées. Arrivé à un certain point même l'extension de la demande ne doit plus avoir aucune signification.

De quelque côté que l'on se tourne, on revient à la même question : sur quelles bases et par quels moyens régler d'une manière rationnelle degrés de substitution, de complexes purement mécaniques aux complexes hommes-machines existants.

En réalité cette question recouvre un problème autrement plus profond. Sur quoi repose le fait qu'il n'est pas du tout aisé de répondre simplement à ce choix ? Sur le fait de l'élimination de plus en plus large du mécanisme de la loi de la valeur au sein d'un procès de production unique englobant un volume croissant de produits partiels (ces produits « partiels » pouvant être des machines entières fabriquées par la grande unité productive elle-même, ainsi que c'est le cas pour les « machines transfert » que Renault fabrique dans ses propres ateliers). Il ne peut être question de régler les problèmes qui sont ainsi posés sur la base d'une simple comptabilité a priori en heures de travail : le critère devient ici celui de la rentabilité globale de l'unité productive prise dans son ensemble, rentabilité qui dépend d'une multitude de facteurs dont l'interconnection est étroite. On ne peut ainsi mécaniser massivement un secteur sans prendre en considération les répercussions de cette mesure sur les autres secteurs et l'on juge en définitive sur les résultats globaux.

Il est évident que cette évaluation ne peut se faire, d'une part que d'une manière « empirique », a posteriori, à travers l'expérience elle-même, et que d'autre part, elle nécessite la constitution d'un appareil spécial de contrôle et de direction,

dont les fonctions n'ont plus grand chose à voir avec les fonctions « patronales » classiques.

Il ne peut être question de faire ici la description de cet appareil lui-même et dont d'ailleurs tout le monde connaît les éléments les plus essentiels, mais seulement d'en dégager les caractéristiques générales. De la manière la plus simple, on peut dire que le double phénomène de l'extension verticale et horizontale des grandes unités économiques, d'une part, et de la division croissante du travail — de sa « parcellarisation » — nécessite la reconstitution pour ainsi dire « idéale », dans des bureaux, de l'unité réelle du procès de production ainsi divisé et portant sur une échelle croissante d'opérations. Considéré sous cet angle, tout ce qui a un caractère de véritable nécessité dans les fonctions de contrôle et d'organisation se codifie et se cristallise dans un appareil collectif homologue de l'appareil d'exécution proprement dit et qui se modèle empiriquement sur lui.

Il est évident cependant qu'il n'existe pas de fonctions d'organisation et de contrôle qui aient une signification en soi et qui soient indépendantes de fonctions de direction proprement dites. Il faut décider de la rationalité à introduire dans les rapports entre organes des machines et machines entre elles, dans les rapports hommes-machines et les rapports des hommes entre eux au sein de l'appareil de production. Or, justement, ce qu'il est important d'observer c'est que ces fonctions rationalisatrices sont de plus en plus absorbées et objectivées dans un appareil unique, dont la logique tend effectivement à identifier les problèmes de la direction des hommes à ceux de l'organisation des choses, c'est-à-dire à identifier les problèmes posés par les rapports des hommes entre eux avec les problèmes que posent les rapports des hommes et des machines et, en définitive, des machines entre elles.

Si l'on veut bien suivre le schéma de notre raisonnement, on se rendra compte que l'unité productive moderne, en même temps qu'elle plaçait au centre de sa logique propre le problème de sa productivité globale, engendrait l'appareil technique qui lui était nécessaire pour répondre à ce problème, organe qui, justement, se substituait fonctionnellement à l'ancien organe « patronal » classique.

Mais, à travers ce raisonnement, nous arrivons précisément au cœur de l'analyse sociologique de la société moderne : cet appareil technique qui tend objectivement à socialiser les fonctions de direction, c'est-à-dire en définitive à rendre possible la socialisation totale et intégrale du procès de production, s'est engendré dans les conditions d'une société d'exploitation. Il en résulte que l'opposition des organes de direction et des organes

d'exécution, en tant qu'expression ultime et générale de la division du travail (1) s'exprime en même temps comme dernière expression de la division de la société en classes.

En tant qu'expression ultime de la division du travail, cette opposition FONCTIONNELLE des deux organes d'exécution proprement dite et de l'exécution des tâches de contrôle-organisation est inéluctable, au moins durant la période transitoire vers le communisme, dite socialisme. Par contre, son expression dans la division de la société en classes n'est nullement nécessaire. En d'autres termes, l'exploitation peut être directement supprimée alors que seule la société communiste est en mesure de supprimer radicalement l'aliénation. C'est justement cet aspect du problème qu'il nous faut envisager maintenant.

### ALIENATION ET EXPLOITATION

Nous venons de voir qu'en définitive il n'existe pas de problème du machinisme moderne pris en lui-même, mais qu'il existe par contre un problème concernant l'appareil de production considéré dans son ensemble et dont la compréhension a des implications qui sont directement gestionnaires, de même que la gestion elle-même pose inéluctablement dans la pratique la nécessité de la compréhension de la dialectique objective de cet appareil de production.

Nous avons vu, au début de cet article, que ce qui fait l'originalité du courant « psychotechniciste » c'est qu'il a tenté de poser le problème de l'aliénation de l'homme au niveau du processus de production, de l'aliénation de l'homme au travail. Seulement, ils n'ont envisagé qu'un aspect du problème que nous avons brièvement envisagé dans son ensemble : pour eux, le travail parcellaire — c'est-à-dire sous un autre angle la déprofessionalisation — qui va de pair avec la production de masse, se trouve être au centre de l'aliénation de l'homme dans la production. C'est la raison pour laquelle l'« automatisation » semble constituer aux yeux de M. Friedman la panacée universelle. Cette « solution » est une fausse solution. En effet, il est évident que le jour où, non pas la « machine », qui est une simple entité, mais l'appareil technique de la production lui-même se sera quasi substitué à l'homme pour tout ce qui est de l'exécution, le

(1) Nous utilisons ici le terme division du travail dans son véritable sens. En effet ce que l'on appelle le travail parcellaire n'est déjà plus une expression de la division du travail, mais simplement une modalité de la division des tâches, car il existe entre les diverses tâches parcellaires une interchangeabilité quasi absolue qui est justement exclue par définition du concept originel de division du travail.

problème sera résolu parce qu'il n'y aura plus à proprement parler de problème de l'homme dans la production, inséré dans le processus de production, mais un problème de l'homme au-dessus de la production, dominant le processus de la production. L'action humaine subsistera alors (1), mais elle aura un caractère universel et dans cette mesure ne sera plus à proprement parler du travail. Mais cela c'est le communisme réalisé, mais nullement la société de transition en tant que telle. On peut le comprendre plus précisément à la lumière de notre analyse de l'appareil de production considéré dans son ensemble. Ce qui demeure nécessaire durant la période transitoire c'est l'opposition fonctionnelle entre l'appareil socialisé de l'exécution et l'appareil socialisé de l'organisation-contrôle parce que, justement, la mécanisation intégrale directe, même si elle était possible, ce qui n'est pas le cas, n'est pas la solution la plus rentable au point de vue du développement des forces productives, développement jusqu'au point de l'abondance qui est le but même de la société socialiste. Ainsi, l'aliénation dans la production trouve son truchement dans la forme ultime de la division du travail. Or c'est exactement la thèse contraire qui est développée dans l'ouvrage de G. F., qui cherche, ainsi d'ailleurs que beaucoup d'autres, la suppression de l'aliénation dans un retour, sur un plan moderniste, à ces formes moins évoluées de la division du travail que sont les professions qualifiées.

En effet, on entend généralement soutenir que la dissolution du métier et sa substitution par le travail parcellaire serait la cause de l'aliénation dans la production, la suppression de la « joie au travail ». Rien n'est plus faux, et ceci sur deux plans. D'une part le métier, au sens fort du terme, est et a été séculairement une des bases même de l'aliénation de l'homme, quelle que soit la forme du régime d'exploitation existant. Avoir un métier unitaire, être forcé d'y travailler durant quasiment une existence entière pour le posséder à fond (le chef-d'œuvre), c'est obligatoirement être fermé, irrémédiablement, à toutes les autres formes de l'activité humaine, non seulement intellectuelles, ce qui va de soi, mais encore à toutes les autres formes d'activité productive autres que la sienne propre. En fait, cette étape « artisanale » n'a réellement qu'une seule signification objective : la quasi-absence d'une technologie universelle susceptible d'être collectivement appropriée par la classe des producteurs. L'aliénation se double ici de l'impossibilité objective et subjective à la fois de sa suppression.

(1) Il serait absurde de croire que l'automatisation intégrale signifie suppression totale de l'intervention humaine. D'ailleurs une telle élimination impliquerait la cristallisation éternelle des techniques, ce qui est quasiment indispensable dans une société progressive qui libérera l'inventivité humaine.

Sur un second plan, l'idée même de la production artisanale libérée de toute aliénation est un véritable mythe anti-historique. Le véritable « chef-d'œuvre » ne peut exister que dans une économie pré-marchande dans laquelle l'homme fabrique pour lui ses propres produits ou instruments (l'arc du chasseur) (1).

Du jour où l'on produit pour le marché, tous les caractères, des plus fondamentaux jusqu'aux plus apparents, de l'aliénation dans la production apparaissent, y compris la monotonie par la répétition dont il est tant question. Cela est d'autant plus vrai que plus la pression du marché se fait sentir, plus la production tend à devenir une production de série, qui, même si elle est peinte, exige une rationalisation du procès de fabrication lui-même. Sous les apparences d'un métier unitaire s'instaure alors immanquablement des tâches parcellaires.

En réalité, il nous faut reconsidérer de plus près ce que l'on appelle l'aliénation et plus particulièrement ici l'aliénation dans la production. Non seulement il est entièrement faux, ainsi que nous l'avons vu, de la lier à la déprofessionalisation, puisque c'est le contraire qui est vrai, mais encore on ne peut envisager l'aliénation que dans son ensemble et non pas dans la production indépendamment de l'aliénation dans la consommation.

La production à vrai dire n'est qu'un mode d'appropriation des richesses naturelles, c'est en vue d'une telle appropriation que l'homme a développé ses moyens de production et ce n'est que par rapport à celle-ci que ces moyens ont une signification. Mais en tant qu'activité spéciale la production est elle-même consommation et pour cette raison elle peut se substituer quasi indéfiniment à la consommation finale, à la consommation humaine. C'est d'ailleurs ce que fondamentalement le capitalisme exprime sous la forme de la domination du travail mort (capital) sur le travail vivant, forme qui constitue le fond du critère économique de l'exploitation. Il y a cependant une dualité dans cette situation : d'une part, malgré le développement des forces productives, la consommation des producteurs n'est pas en relation avec le développement effectif de la productivité (comme tenu du freinage des exploitées), d'autre part le potentiel de consommation et de reproduction de cette consommation

(1) A propos de son chapitre sur l'adaptation de la machine à l'homme G.F. dit : « Il est bon de remarquer que chez les peuples primitifs, c'est l'outil qui tend originellement à s'adapter au corps humain : le primitif façonne l'outil de telle sorte que le geste tend à obéir à la loi du moindre effort physique et mental. » Il donne l'exemple de la hêche dont le manche est différent selon les peuples. Celui de l'arc est meilleur car il permet de voir qu'il n'y a pas la même adaptation à l'homme en général, une adaptation humaniste, si on peut ainsi dire, mais à cet homme particulier qui est le producteur lui-même (selon la taille de l'arc, suivant force et stature). Voilà le vrai chef-d'œuvre.

s'accroît et pose ainsi les bases objectives d'une société socialiste d'où l'exploitation serait exclue.

Il doit donc exister une corrélation nécessaire entre les investissements et la consommation et cette nécessité ne peut se trouver que dans la notion de productivité : établir une rationalité au sein de l'économie comme au sein du processus de production c'est établir une rationalité par rapport à la productivité. Or la plus essentielle des forces productives, c'est l'homme lui-même et le développement de cette force dépend à la fois de la satisfaction croissante de ses besoins de consommation et du raccourcissement de la durée quotidienne de travail qu'il consacre à son activité productive.

Il se pose donc dans la pratique le problème d'un choix, ou plutôt d'une série quasi indéfinie de choix à opérer suivant les étapes concrètes de l'évolution de la technique. Or les ouvriers se trouvent matériellement placés dans une situation dans laquelle il leur est impossible de donner des réponses aux questions posées par cette série de choix. La question qui se pose donc est de déterminer à quelles conditions cette situation peut être renversée. C'est cette question que nous allons aborder pour conclure.

En effet, et cette précision est théoriquement nécessaire pour écarter les objections préalables qui pourraient être faites, il ne s'agit plus de nos jours de montrer en quoi les classes exploitées ne peuvent opérer de choix économique que par le truchement d'un mécanisme aveugle et anarchique, mais à quelles conditions le prolétariat, comme classe, peut opérer consciemment un tel choix à son profit.

## GESTION OUVRIÈRE ET DICTATURE DU PROLÉTA-RIAT.

Le thème final et le plus important de Friedman se trouve admirablement condensé dans la phrase suivante : « Les recommandations des psychotechniciens visent toutes à mêler l'ouvrier, matériellement et mentalement à la vie de l'entreprise et au façonnement de son travail de manière à le transformer, de simple objet, en *sujet* de la rationalisation » (Souligné par l'auteur.) Il reprend d'ailleurs cette idée à plusieurs reprises, allant même jusqu'à affirmer que lorsque le mouvement des « relations industrielles »... « entreprend de transformer radicalement la structure de l'entreprise par des comités de gestion, par des modes nouveaux de rémunération, de participation, aux bénéfices et à la Direction, ne représente-t-il déjà pas, un repli

du système de production industriel défini par le salariat et le capital, sa pénétration interne par un autre système, par d'autres institutions en formation ? Dire que l'ouvrier devient le *sujet* des mesures de rationalisation, n'est-ce pas, par là même, reconnaître qu'il n'est plus uniquement un *salaire* ? » (Souligné par l'auteur.)

Ce seul exemple suffit à montrer ce que peuvent valoir ces belles formules, fussent-elles « dialectiques ». On se trouve en présence d'un pseudo-réformisme qui n'a même pas l'avantage de constituer une position claire. En effet, il ne suffirait nullement de critiquer l'auteur en affirmant qu'il soutient l'idée de la suppression progressive du salariat dans le cadre de la société capitaliste, parce qu'il lui serait aisé de répondre que telle n'est pas son idée et qu'il considère que la suppression de la propriété privée, des crises et du chômage est une condition préalable. D'autre part, le « socialisme », pour lui c'est de toute évidence cette espèce de forme bâtarde de contrôle ouvrier. En cela il n'est déjà plus réformisme dans le sens traditionnel du terme, étant donné que les trotskystes, par exemple, ne pourraient se délimiter de cette position qu'en préconisant un « véritable » contrôle ouvrier (probablement du type qui existe en Yougoslavie).

En fait ce qui est en cause c'est la gestion de l'appareil de production, considéré dans son ensemble, et non la plus ou moins fallacieuse « participation » à un de ses organes de direction. C'est aussi le problème des rapports concrets de cette gestion et de la « gestion » de la société elle-même, c'est-à-dire de la dictature du prolétariat.

Qui décide des conditions de travail et en fonction de quoi ? On connaît la vieille règle syndicale suivant laquelle toute modification des normes imposée par une direction est acceptée si elle correspond à une modernisation de l'outillage ou à une modification des méthodes de fabrication. Mais quelle peut être la signification de cette règle du jour où les modifications techniques ont justement pour principal objet de modifier les rapports existant entre l'homme et la machine afin d'augmenter le rendement ? Elle ne peut signifier que l'intégration du syndicat — ou de tout autre organisme du « contrôle » — dans l'appareil de direction de la production, de son intégration à titre de rouage de cet appareil, dont la fonction spéciale ne pourra être en définitive que le « contrôle »... des ouvriers eux-mêmes.

Nous avons vu que derrière la notion superficielle de rendement se trouve cachée la notion profonde de productivité et nous avons vu que cette dernière s'exprime sur deux terrains :

d'une part sur le terrain interne, si on peut ainsi dire, de l'unité productive où doit se faire une évaluation concrète et empirique des intérêts d'une mécanisation plus poussée. D'autre part sur le terrain externe, pour ainsi dire, de la corrélation entre les investissements et la consommation.

Or que se passe-t-il dans une société de classe (et c'est d'ailleurs cela qui définit une telle société à notre époque) ? D'une part la corrélation entre les investissements et la consommation a pour régulateur la consommation et les intérêts de la classe privilégiée. D'autre part, l'appareil collectif de contrôle-organisation-direction de la production, dont l'existence se recoupe avec la division de la société en classes, fonctionne d'une manière entièrement bureaucratique, sans contact réel avec l'expérience de l'atelier.

De plus, la résistance — passive ou active — de la classe ouvrière exploitée a pour conséquence de créer une véritable opposition entre l'appareil collectif d'exécution proprement dit, et l'appareil collectif de direction, dont les fonctions purement disciplinaires et coercitives finissent par prendre le pas sur les autres. Cette opposition culmine dans la détermination des normes de travail et des salaires qui y sont intimement liés.

On ne peut définir le socialisme, ou société de transition, sur le plan productif, que comme l'amorce de la fusion fonctionnelle de l'appareil collectif d'exécution proprement dit et de l'appareil collectif d'exécution des tâches de direction. Le caractère transitoire de la période, durant laquelle il ne peut être question d'une suppression directe de l'aliénation, mais uniquement de l'exploitation, s'exprime justement dans le fait que cette fusion ne peut qu'être amorcée et qu'il subsiste obligatoirement une différence entre les tâches d'exécution proprement dites et les tâches d'exécution de la direction. Mais par là même se trouve définie la notion de gestion elle-même : elle inclut dans son concept la transformation fonctionnelle de l'entreprise. Mais cela veut aussi dire que la capacité gestionnaire du prolétariat ne peut exister indépendamment d'une compréhension idéologique des problèmes posés par la gestion, indépendamment de la compréhension de l'évolution et de la structure moderne des entreprises. Le rôle de la direction révolutionnaire pour dégager les éléments théoriques du problème devient ainsi primordial et ce seul fait élimine tous les bavardages démagogiques sur la « confiance dans la spontanéité révolutionnaire des masses », qui n'a rien à voir avec une véritable confiance dans la classe ouvrière et qui, au contraire, ouvre la porte à l'idéologie bureaucratique.

On peut maintenant mieux comprendre l'évolution du contenu de l'idée de dictature du prolétariat : elle constitue l'élimination par la violence de tous les obstacles extrinsèques à la rationalisation gestionnaire de la production. Etant donné le degré de maturité du développement de l'appareil de production considéré dans son ensemble ces obstacles sont de nos jours exclusivement des obstacles sociaux : ce sont les classes privilégiées qui s'opposent de toutes leurs forces, par tous les moyens, y compris l'universalisation des méthodes policières, à la fusion organique des deux pôles opposés de l'appareil de productions, tous deux également collectifs et socialisés, parce que une telle fusion ne peut signifier que la socialisation complète et définitive de la production.

Mais en même temps, et c'est là ce que ne peuvent voir les schématisés stériles enfermés dans des formules toutes faites, les classes privilégiées, dès que la propriété privée est éliminée, se définissent précisément comme celles qui reposent sur cette division sociale entre la direction et l'exécution et elles ne peuvent se maintenir que dans la mesure où elles la perpétuent.

C'est la raison pour laquelle la compréhension du phénomène bureaucratique et l'élaboration programmatique positive pour la société de transition vont étroitement de pair et pour laquelle, tant que, historiquement, le phénomène bureaucratique ne s'était pas dégagé dans toute sa pureté, le programme socialiste ne pouvait être frappé que d'une imprécision telle que la notion de dictature du prolétariat devenait sujette aux pires équivoques et aux pires déformations, qui, justement ont permis au phénomène bureaucratique de se greffer si aisément sur le courant bolchevique pourtant authentiquement révolutionnaire et prolétarien.

Il n'est plus possible de nos jours de se désintéresser du développement moderne de l'appareil de production. Son étude devient une des tâches les plus urgentes. Le mérite d'un livre comme celui de M. Friedman est de montrer que si les marxistes encore capables de se servir de la méthode marxiste renoncent à cette tâche, des gens, organiquement étrangers au prolétariat et à tout esprit révolutionnaire s'empareront de ces problèmes authentiques et feront de leur étude un instrument de mystification supplémentaire dont le danger est d'autant plus grand que le terrain sur lequel se place cette mystification est plus profond.

Ph. GUILLAUME.

## DOCUMENTS

# L'OUVRIER AMERICAIN

(traduit de l'américain)

## DEUXIEME PARTIE

### LA RECONSTRUCTION DE LA SOCIETE

par RIA STONE

*Nous avions pensé, au début, nous limiter à donner un résumé du long texte de Ria Stone, intitulé « La reconstruction de la société », qui a été publié dans la même brochure que « La vie à l'usine », de Paul Romano, et qui contient l'élaboration et l'amplification théoriques des données décrites par Romano. Cependant, à la fois la difficulté de résumer un texte aussi riche et l'importance des problèmes qui y sont traités, nous ont fait revenir sur cette décision; nous publions ainsi aujourd'hui la traduction de la première moitié de ce texte remarquable, dont la deuxième partie paraîtra au numéro suivant de « Socialisme ou Barbarie ». Nous pensons toujours publier par la suite un texte résumant les réflexions que nous a suscitées le document de Romano et les critiques que nous semble soulever sur certains points la conception de Ria Stone.*

*Quant à la traduction, elle ne prétend nullement au mérite littéraire, mais simplement à la fidélité.*

Pierre CHAULIEU.

## INTRODUCTION

La crise de la société contemporaine, la barbarie et le chaos qui dominent l'existence quotidienne et l'avenir immédiat des hommes d'un bout à l'autre de la planète, ont fait que de toutes les couches de la société s'interrogent sur les perspectives finales de l'humanité. Cette recherche, commencée avec hésitation pendant les années de dépression, a été momentanément suspendue durant la deuxième guerre mondiale. Mais la guerre a fait aussi éclater le mythe du New Deal rooseveltien, présenté comme un moyen de salut, et avec ce mythe ont disparu les dernières barrières devant les questions les plus implacables. Les efforts désespérés des partisans de Wallace et des staliniens qui veulent perpétuer le mythe